

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X



FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LE GRAND VAINCU

PREMIERE PARTIE — L'ARRIVEE.

VII.—LE SECRET DE DAVID KERULAZ.—(Suit.)

« — David, je suis innocent! » répétait mon pauvre Pierre qui semblait chercher dans mes bras un refuge, une défense. Je l'écartai et, lui prenant les deux mains :

« Mais Pierre secoua tristement la tête. Il tomba assis sur un banc d'un air désespéré et, me faisant placer près de lui :

« — David, me dit-il, il y a des choses que tu ne peux pas comprendre... il y a des choses...

« — A-t-elle, lui dis-je en voyant qu'il hésitait à parler, comme si un terrible secret l'eût étouffé.



David fit un pas, plaça sa carabine devant lui, y appuya ses deux mains solides et regarda l'intendant bien en face.

« — Écoute, lui dis-je, notre père était un honnête homme qui se serait fait tuer plutôt que dérober un écu... notre mère était une sainte femme qui t'a appris à aimer Dieu et à craindre sa justice. Eh bien! es-tu prêt à jurer sur l'âme de notre père et de notre mère que tu es innocent d'un crime dont on t'accuse ?

« — David, je te le jure! s'écria mon frère.

« — Ah! Dieu soit loué! m'écriai-je, et, en même temps, il me sembla qu'un poids énorme était arraché de ma poitrine.

« — Jo te crois, mon pauvre frère, je te crois, dis-je en l'embrassant. Mais il faut prouver ton innocence, il faut sortir d'ici... Voyons, cette preuve doit être facile à donner au juge qui t'interrogera?... »

« — David, reprit-il avec effort, sais-tu quelle est la somme que l'on m'accuse d'avoir volée ?

« — Non.

« — Vingt mille livres!...

« Je le regardai stupéfait.

« — N'est-ce pas, dit-il avec un triste sourire, qu'il n'est guère vraisemblable qu'un pauvre diable comme moi ait cherché à s'approprier une pareille fortune ?

« — Évidemment, c'est absurde; qu'aurait-tu fait de tout cet argent?... Mais n'as-tu pas quelque soupçon, quelque indice qui puisse nous mettre sur la trace du vrai coupable ?

« — J'ai plus qu'un soupçon, dit Pierre en baissant la voix. Ce voleur, je le connais.

« — Tu le connais et tu ne le dénonces pas ! Es-tu donc devenu fou, mon pauvre Pierre ?... Quel est cet homme ? As-tu peur de lui ? Mais je suis là, moi, et tu sais qu'un homme ne pèse guère dans ma main... Dis-moi son nom, vite, que j'aille le répéter aux juges, afin qu'ils te rendent la liberté et qu'ils enferment l'autre à ta place... »

« Je m'étais déjà levé. Pierre me prit la main et me fit rasseoir à ses côtés. Puis le malheureux garçon regarda timidement autour de lui, comme s'il eût craint que ses paroles pussent traverser les murs épais de la prison. Enfin, se penchant à mon oreille :

« — David, dit-il, le coupable est si puissant, si haut placé, que, si je l'accuse, personne ne me croira.

« — Pierre, dis-je avec force, j'exige que tu me dises le nom de cet homme ! Je me charge, moi, de le livrer à la justice, si puissant qu'il puisse être ! Et, en faisant cela, non-seulement je te sauverai, mon pauvre frère, mais je remplirai encore mon devoir d'honnête homme. »

— Et ton frère t'a dit ce nom ? demanda M. de Montcalm qui avait écouté ce récit avec attention.

— Oui, monsieur le marquis.

— Tu as dénoncé le coupable à la justice.

— Je viens vous le dénoncer, mon général, car il est à votre camp, il est ici, près de vous, sa tente est à quelques pas de la vôtre.

Le marquis de Montcalm tressaillit.

— Es-tu bien sûr de ce que tu dis, David ? demanda-t-il. Et, en même temps, son clair regard s'assombrit.

— Mon général, s'écria le Chasseur de bisons, celui qui a volé les vingt mille livres à la caisse de l'armée, c'est M. Varin lui-même, l'adjoin de M. Bigot l'intendant !...

Et étendant son point fermé du côté de la tente des intendants qui s'élevait à quelque distance, il poursuivit :

— Vous les connaissez bien, ces misérables, monsieur le marquis ! Vous savez que, pendant que la colonie souffre de la guerre et de la faim, ils vivent dans le jeu, dans les plaisirs ! Ils volent le roi, ils volent vos troupes, ils volent vos alliés les Indiens !...

— David, parle plus bas, dit Montcalm.

Mais, emporté par la violence des sentiments qui débordaient de son âme honnête, le Chasseur de bisons ne put se contenir, et sa voix accusatrice retentit dans le silence de la nuit :

— Vous savez que ces intendants maudits laissent vos soldats sans pain, sans poudre, sans chaussures !... Vous savez qu'ils vous haïssent parce que chacune de vos victoires retarde la perte de la colonie, et maintenant qu'ils sont gorgés d'or ils voudraient voir notre pays aux Anglais, car alors l'impunité leur serait assurée et ils pourraient aller jouir en France du fruit de leur vols... Vous savez tout cela, monsieur le marquis, et je suis sûr que vous aviez deviné, avant même que je l'eusse prononcé, le nom du misérable qui a forcé sa propre caisse et qui a fait arrêter mon frère comme coupable !

— David, reprit Montcalm qui avait peine à maîtriser son émotion, penses-tu à la gravité de l'accusation que tu portes contre cet homme ? Je veux bien croire à l'innocence de ton frère, car il me semble impossible que le même sang puisse couler dans les veines d'un voleur et dans celles d'un brave et loyal garçon tel que toi... Mais, si ton frère est innocent, qui prouve que l'intendant soit coupable ?

— Qui le prouve ? dit David avec feu. Mais vous n'ignorez pas monsieur le marquis, que les intendants jouent un jeu d'enfer : M. Bigot a perdu deux cent mille livres l'an dernier ; son délégué

peut bien avoir subi une perte de vingt mille livres. Ici on est loin de Québec, on n'a pas d'argent pour payer ni pour continuer son jeu. Qu'importe ? la caisse de l'armée n'est-elle pas là ? On y prend la somme dont on a besoin, on accuse un pauvre diable du vol que l'on a commis soi-même, et tout est dit !... Voilà pour-quoi je suis venu vers vous, monsieur le marquis. Il est si facile d'écraser les pauvres gens quand ils n'ont personne pour les défendre ! Mais vous êtes là, n'est-ce pas ? vous ferez bonne et prompte justice, vous ne laisserez pas condamner un innocent... En remontant le Saint-Laurent, j'ai vu sur la rive, près de Sillery, ma pauvre Marthe qui m'envoyait un dernier adieu, et ses signes semblaient me dire encore :

« — Ayez confiance, David, courage et confiance ! »

« Ah ! monsieur le marquis, vous aurez pitié de ma pauvre Marthe et de moi !... »

Le marquis de Montcalm paraissait en proie à une vive agitation. Il marcha quelque temps, les bras croisés, le front pensif. Enfin, s'arrêtant tout à coup devant le Chasseur de bisons :

— David, lui dit-il, tu connais l'audace et l'habileté de celui que tu accuses. Tant que tu n'auras pas contre lui des preuves bien positives, il est inutile d'agir et il serait peut-être dangereux de lui montrer qu'il est soupçonné. Aie un peu de patience. Vers la fin de ce mois, j'irai à Québec prendre le commandement de l'armée du Centre. Si tu m'apportes alors la preuve évidente du crime commis par Varin, je te promets mon appui le plus énergique pour sauver ton malheureux frère.

— Cette preuve, vous l'aurez, monsieur le marquis, je vous le jure.

— Je n'ai pas à te recommander d'être prudent, ajouta Montcalm. Tes amis les sauvages t'ont appris comment on suit une piste et comment on tend à son ennemi des pièges adroitement préparés...

— Je vous comprends, monsieur le marquis, dit le chasseur dont, pour la première fois, un sourire vint animer l'intelligente physionomie. Il faudra que Varin ait de bonnes dents s'il peut ronger les mailles du filet que je compte jeter sur lui !

VIII

L'INTENDANT VARIN

Il était environ minuit lorsque le Chasseur de bisons sortit de la tente de M. de Montcalm.

La nuit était sombre ; pas une étoile ne se montrait au ciel, où roulaient de gros nuages noirs.

Aucun bruit ne s'élevait du camp endormi ; tous les feux étaient éteints.

Cependant, au milieu de cette obscurité, se détachait, sur un monticule voisin, un vaste cône de toile vivement éclairé.

— C'est la tente de l'intendant, fit David en suspendant tout d'un coup sa marche.

Il réfléchit un instant, puis, prenant une de ces déterminations hardies et soudaines qui lui étaient habituelles, il se dirigea résolument de ce côté.

— Il faut au moins, dit-il, que je voie sa figure, afin qu'à l'occasion je puisse le reconnaître.

Lorsqu'il fut plus près de la tente, il entendit un bruit de voix fort animé, mêlé au choc des verres. Un disque de lumière projeté sur la toile blanche y faisait une large oréole.

— Par mon saint patron ! pensa David en entendant ce bruit et en voyant l'éclat de cette lumière, on dirait qu'il ont peur que l'ennemi ne connaisse pas la position de l'armée !

— Qui va là ? demanda aussitôt une voix dans l'ombre.

— Diabolo ! se dit le Canadien, ces messieurs sont mieux gardés que M. de Montcalm lui-même !

Il s'arrêta.

— Je voudrais parler à M. Varin, l'intendant, répondit-il.

— A une pareille heure ?

— Sans doute.

— M. Varin est occupé ; il ne peut pas vous recevoir.

— Même si on lui apportait de l'argent ? demanda David avec ironie.

— Hein ! que dites-vous ?

Et en même temps l'homme qui parlait à distance s'étant rapproché, le Chasseur de bisons reconnut un de ces agents préposés aux vivres, désignés déjà à cette époque sous le pittoresque surnom de « Riz-Pain-Sel » et qui n'avait de militaire que l'habit.

— Comment vous nommez-vous ? demanda l'agent ; qui êtes-vous ? que voulez-vous à M. Varin à cette heure de la nuit ?

Pour toute réponse, le Chasseur de bisons prit l'homme par le collet de son habit, le souleva de terre, le posa un peu plus loin et, entr'ouvrant ensuite le vaste pan de toile qui fermait la tente, il entra sans cérémonie chez l'intendant.

David Kerulaz fut d'abord ébloui par le luxe éclatant qui régnait dans cette tente et formait un étrange contraste avec l'intérieur si simple et si austère du général en chef.

Un tapis de velours rouge à franges d'or recouvrait une table carrée autour de laquelle trois joueurs étaient assis. Un haut chandelier doré à six branches projetait son éclat lumineux sur les têtes soigneusement poudrées, les habits brodés et les boutons de pierreries de ces trois hommes, qui étaient M. Varin, subdélégué de l'intendant Bigot, Descheneaux, secrétaire de ce dernier, et un négociant nommé Perreault, associé de Cadet, le munitionnaire général de la colonie.

Il y avait sur cette table plusieurs tas d'or qui scintillaient. On y apercevait aussi deux bouteilles, l'une de vin d'Espagne, l'autre de champagno, et des verres délicatement ciselés dont les feux des bougies faisaient briller les facettes.

En voyant un homme s'encadrer ainsi brusquement dans l'ouverture de la tente, Varin, qui faisait face, se leva soudain et, par un mouvement instinctif, posa sa large main sur l'or étalé devant lui.

Le fait est que l'apparition, à une heure aussi tardive, de cet homme vigoureux, aux vêtements sombres et dont la main robuste serrait le canon d'une carabine, n'était pas faite pour tranquilliser l'intendant.

— Sarrol ! cria ce dernier d'une voix légèrement étranglée, que fais-tu donc ? Comment nous gardes-tu ? Quel est cet homme que tu as laissé entrer ?

Mais Sarrol ne répondit pas, par la bonne raison que, son courage étant à peu près à la hauteur de celui de son maître, il avait été pris d'une belle peur à l'aspect du Canadien et qu'à peine échappé de la formidable étreinte de David il s'était répandu dans le camp en criant qu'on assassinait M. Varin.

Il est juste de dire que ses cris d'effroi n'avaient causé qu'une émotion médiocre. On rapporte même qu'un officier, réveillé en sursaut par les gémissements de l'agent aux vivres, s'était retourné philosophiquement sur son lit de camp et s'était endormi en murmurant :

— Ce n'est pas la peine de nous déranger pour si peu...

Voyant que son appel restait sans réponse :

— Qui êtes-vous ? dit Varin en s'adressant directement au Chasseur de bisons.

— Que venez-vous tenter ici ? ajouta le négociant Perreault, qui, s'étant levé à son tour, crut devoir enfler sa voix afin d'effrayer cet importun qui pouvait être un voleur.

David Kerulaz fit trois pas et se rapprocha du groupe inquiet des joueurs ;

— Eh mon Dieu ! messieurs, dit-il en restant tranquillement appuyé sur sa carabine, n'appellez pas au secours, je vous prie. J'aime à croire qu'il n'y a pas de voleurs ici, poursuivit-il de sa voix mordante en jetant sur les trois hommes un regard circulaire ; du moins, je vous donne ma parole d'honneur que je n'en suis pas un. Je voudrais entretenir M. Varin d'une affaire très-importante, et c'est pour ce motif que j'ai pris la liberté de me présenter devant vous.

— Je suis M. Varin, dit l'intendant avec dignité ; que me voulez-vous ?

— Un mot en particulier, s'il vous plaît, monsieur l'intendant.

Varin hésita, regarda la carabine sur laquelle David était appuyé, puis ses deux compagnons, et enfin, faisant un grand effort de courage :

— Veuillez jouer un instant sans moi, messieurs, dit-il d'un ton dégagé, que j'en finisse avec cet homme. Maudit Sarrol ! murmura-t-il entre ses dents en se rapprochant du Chasseur de bisons.

M. Varin était un petit homme dont l'habit paré et la perruque poudrée avaient peine à dissimuler l'air bas et commun. Des sourcils noirs et touffus surmontant de petits yeux actifs où brillait le feu de l'intelligence, un menton large, une bouche aux lèvres épaisses, deux grosses mains rouges sortant lourdement des dentelles et chargées de bagues trop étroites qui blouissaient l'extrémité des doigts, une démarche ordinairement cauteluse et rampante, mais qui se raidissait jusqu'à l'arrogance quand l'intendant se trouvait en présence d'un inférieur, tel était en quelques mots ce personnage, vivante incarnation des vices les plus sordides, véritable image du parvenu audacieusement cupide et insolent, être sans cœur, sans âme, sans entrailles, dont l'intelligence vive et remarquable ne poursuivait passionnément qu'un seul but, le gain.

— Voyons, en deux mots, qu'est-ce qui vous amène ? Pourquoi avez-vous forcé l'entrée de ma tente ? dit l'intendant en adressant à David un regard qui voulait être hautain et sévère, mais qui avait le tort d'aller peu à peu se fixer d'un air assez piteux sur la carabine du chasseur canadien.

— En deux mots, je vais vous le dire, répondit David. Et d'abord il faut que vous sachiez qui je suis. Bien que vous soyez plus souvent à Québec ou à Montréal que dans les camps ou dans les bois, vous avez peut-être entendu parler d'un certain chasseur canadien, nommé David, que les Indiens ont surnommé...

— Le Chasseur de bisons, Bras-de-Fer, le Tueur de panthères, s'empressa de dire Varin... Oui, en effet, j'ai lu souvent dans la Gazette de Québec le récit de ses prodigieux exploits.

— La Gazette de Québec est bien bonne de s'occuper de moi.

— Quoi ! vous seriez ?...

— Oui, je suis le Chasseur de bisons en personne.

— Ah vraiment !.. Ah ! palsambleu, messieurs !.. Et, obéissant à un sentiment de parvenu sottement orgueilleux, il fit un mouvement pour montrer à ses deux amis cette curiosité de la prairie qui venait tomber ainsi à minuit dans sa tente.

— Laissez ces messieurs jouer tranquillement, monsieur l'in-

tendant, dit David qui, pas plus que Jean d'Arramonde, n'aimait à passer sous le feu des lorgnons comme un animal étrange qu'un savant observe au microscope. Oui, vous connaissez bien les surnoms que les sauvages m'ont donnés, mais je parie que vous ignorez mon véritable nom.

— En effet.

— Je me nomme David Kerulaz, monsieur l'intendant.

— David Ker...

— Kerulaz, oui ; ce nom ne paraît pas vous être étranger, continua le Canadien à l'œil attentif duquel un léger soubressaut de l'intendant n'avait pu échapper.

Varin reprit promptement son assurance. Il joua avec le ruban de soie de son lorgnon et, toisant le chasseur d'un air devenu tout d'un coup fier et hautain, il demanda :

— Seriez-vous par hasard le parent...

— Je suis son frère, monsieur l'intendant, répliqua bruequement David.

Il fit un pas, plaça sa carabine devant lui, y appuya ses deux mains solides et regarda l'intendant bien en face.

Instinctivement, Varin recula un peu et glissa son regard sournois derrière lui.

Sans paraître remarquer ce prudent mouvement, David fit un violent effort sur lui-même afin d'éteindre le feu de ses yeux prêts à lancer des éclairs et d'étouffer le son de sa voix que la colère faisait sourdement gronder.

— Voyons, monsieur l'intendant, fit le rusé Canadien d'un ton de bonhomie bien joué, le pauvre garçon ne peut être coupable. Je le connais, je pourrais presque dire que je l'ai élevé ; il est faible, timide, mais de là à devenir criminel... Oh ! non, non, soyez-en sûr... Avez-vous des preuves bien certaines ? Ne pensez-vous pas que vous avez été peut-être un peu vite en le faisant arrêter ? Songez qu'il est capable d'en mourir de chagrin ! Il a l'âme si mal chevillée au corps !... Voyons, vous en coûterait-il beaucoup de déclarer que les soupçons étaient mal fondés ?... Ne pourrait-on pas lui donner la clef des champs ?

L'intendant se laissa prendre à l'air humble et respectueux du Canadien :

— Voici, pensa-t-il, un homme dont nous aurons facilement raison.

Et il osa regarder en face la terrible carabine. Il eut même pour elle un regard presque dédaigneux.

— Sarrol ! appela-t-il de nouveau.

Cette fois, Sarrol entra.

Le commis aux vivres, n'entendant dans la tente aucun bruit suspect, avait, lui aussi, repris confiance.

Ce n'est pas d'ailleurs la première fois qu'il voyait un homme de mauvaise mine entrer chez son patron.

Il avança la tête dans l'entrebâillement de la tente. M. Varin s'approcha de lui et lui dit quelques mots à l'oreille.

Sarrol disparut.

Alors, prenant une prise dont il laissa la moitié inonder son jabot de dentelles, l'intendant tourna lourdement sur ses talons, s'avança vers la table et les joueurs et parut ne pas plus s'occuper du Chasseur de bisons que s'il n'eût jamais existé.

Sans se déconcerter, David assujettit solidement sa carabine sur le tapis moelleux qui recouvrait le sol ; il croissa ses deux bras sur le bout du canon, appuya son menton sur ses poignets et attendit.

Au bout de dix minutes, Sarrol entra traînant une lourde caisse et portant sous son bras deux gros registres qu'il plaça près de l'intendant Varin.

— Venez-ici, je vous prie, mon brave Tueur de panthères, dit alors ce dernier en faisant signe à David d'approcher.

David s'avança vers la table.

Le secrétaire Deschenaux et Perreault le négociant continuaient leur jeu avec ardeur et ne prêtaient aucune attention à la scène qui se passait près d'eux.

M. Varin se baissa, prit un des registres et l'ouvrit.

Le Chasseur de bisons jeta un regard curieux sur ces longues pages divisées en colonnes où les chiffres descendaient en files serrées.

Se sentant maintenant sur son terrain, l'intendant avait recouvré tout son audacieux aplomb.

Il froissait entre ses gros doigts les pages épaisses, les tournait rapidement, faisait miroiter aux yeux du chasseur ces chiffres innombrables, et, tout en maniant ce registre avec dextérité, il étourdissait le pauvre David de ses explications.

— Vous ne connaissez pas notre comptabilité ; n'importe, vous allez saisir, disait-il de sa voix nigro et sans prendre le temps de respirer. Voici les livres de votre frère ; ils étaient soigneusement tenus, en vérité... qui aurait pu soupçonner un pareil événement ?... Tenez, ceci est le relevé de toutes les sommes encaissées pour le compte de l'armée depuis le 1er avril... Le 1er, il y avait en caisse 55,232 livres 8 deniers. Le 2, la caisse a reçu 25,000 livres en or ; le 8, 30,000, moitié en or, moitié en billets ; le 15, 10,000 livres ; ainsi de suite... Où en sommes-nous ? Ah ! voici le point intéressant. Le 20, M. Deschenaux, ici présent, secrétaire de M. Bigot, a apporté de Québec 60,000 livres... Or nous n'en trouvons inscrites ici que 40,000. Mais il y a un chiffre gratté, cela est facile à voir, tenez, comme cela, à la lumière. Hein ! qu'en dites-vous ? Et au total, nous devons trouver 180,232 livres, 8 deniers, n'est-ce pas ? Que lisons-nous ? 160,232 livres 8 deniers seulement... Oui, mais ici encore un chiffre gratté ! Mettez la page devant le flambeau, vous le verrez. Voici "l'avoir" de ce côté ; voyons maintenant le "doit" sur cette autre page : "Relève des dépenses faites pour l'armée"...

David avait de éblouissements ; les chiffres dansaient devant ses yeux, ses oreilles tintaient en entendant cette démonstration verbeuse, intarissable, dont l'intendant prétendait l'étourdir.

Impatienté, il frappa le tapis avec la crosse de sa carabine.

M. Varin ferma alors brusquement son registre en ajoutant d'un ton un peu moins assuré :

— Vous avez compris, n'est-ce pas ? C'est clair et lucide... Autre chose, maintenant. Tenez, dit-il en poussant du pied la caisse qui reposait à terre, voici la malle de ce malheureux.

Il l'ouvrit, remua les effets qu'elle contenait, y prit un habit et, froissant la doublure :

— Vous entendez, dit-il ; il y a du papier là-dedans. Attendez.

Il plongea la main dans la déchirure qui avait été faite lors de la découverte du vol et en retira deux billets de la colonie.

— Voici, dit-il, deux billets qui ont été cousus dans ce vêtement. Ce sont, comme vous le voyez, des billets de la colonie de mille livres chacun. Remarquez bien les numéros : 2,171 et 2,172. Or les soixante billets apportés par Deschenaux formaient une série à partir de 2,112. N'est-ce pas, Deschenaux ?

Ce dernier, tout en jouant, fit un signe approbatif.

— Ceux que nous trouvons cachés ici, poursuivit Varin, sont donc les derniers de la série. Il est clair, par conséquent, qu'ils ont été pris à la caisse, comme les dix-huit autres.

— Il y avait dix jours, n'est-ce pas, que le vol avait été

commis lorsque vous avez fait arrêter et conduire à Québec mon malheureux frère ? demanda David d'un air triste et résigné en apparence.

— Oui.

— Et vous pensez qu'en dix jours il a pu dépenser 18,060 livres ?

— Oh ! vous savez, les jeunes gens... ça a des dettes, ça aime le plaisir... Une folie est bientôt faite... Et puis il y a le jeu...

— Oui, le jeu fait de grands coquins, répliqua David. Pour tant Pierre était tranquille et rangé... C'est inconcevable.

— Enfin il faut se rendre à l'évidence ; les preuves sont là.

— En effet.

— Elles sont décisives.

— Je ne dis pas le contraire.

Varin triomphait. Il daigna adresser au chasseur canadien quelques paroles de consolation.

— Après tout, dit-il, votre frère pourra peut-être se tirer de ce mauvais pas plus vite que vous ne le pensez.

— Comment cela ? fit David en dressant l'oreille.

— Sans doute. Vous savez que les Anglais marchent vite et sont nombreux. M. de Montcalm aura beau faire, le pauvre homme, il n'est pas de force à lutter. Dans quelques mois, la colonie sera aux Anglais et on aura bien autre chose à faire qu'à s'occuper de votre frère.

Heureusement que le canon de la carabine du chasseur était en acier bien trempé, car il n'aurait pu résister sans cela à l'étreinte que David indigné lui fit subir.

— Ah ! misérable, pensa le brave Canadien, c'est ainsi que tu parles de M. de Montcalm et de ses soldats !... Mais je sais maintenant ce que je voulais savoir... En route !

« Je vous remercie, monsieur Varin, dit-il en évitant de regarder l'intendant qui aurait été sans doute effrayé de l'éclat que la colère avait allumé dans les yeux de l'honnête chasseur. Je vous remercie de vos explications. Je vous demande pardon de vous avoir dérangé.

Et il sortit brusquement, car il sentait qu'il n'allait plus être maître de lui. David Kerulaz n'était guère habitué à cacher ses sentiments ni à dissimuler sa pensée.

— Bonsoir, mon ami, dit Varin d'un air protecteur. Si un de ces jours vous tuez un beau daim, envoyez-le-moi ; je vous l'achèterai volontiers.

Sur le seuil de la tente, David se retourna vivement.

— Ma carabine est à votre service, monsieur l'intendant, dit-il.

L'obscurité ne permit pas à Varin de remarquer l'effrayant regard que David lui jeta, ni la façon menaçante dont il saisit son arme pour la placer sur son épaule.

— A notre jeu, messieurs, dit Varin en se rapprochant de la table avec l'air empressé et rayonnant d'un homme qui vient de se tirer habilement d'un pas difficile. Deschenaux, je me sens en veine, je vous fais mille livres !

IX

EN AVANT !

Le lendemain matin, au point du jour, deux petites troupes sortaient de la vallée profonde où était établi le camp français.

En tête de la première, composée de volontaires canadiens, marchait Jean d'Arramonde, accompagné de l'Aigle-Noir qui, avec quelques-uns de ses guerriers, devait le guider dans sa marche et lui prêter au besoin aide et assistance.

Le gentilhomme béarnais avait reçu l'ordre de battre la rive du lac Saint-Sacrement, de reconnaître la position des Anglais et de détruire les ouvrages avancés qu'ils élevaient depuis quelque temps près des lignes françaises.

M. de Montcalm lui avait fait remettre, en outre, une enveloppe scellée qu'il ne devait ouvrir que huit jours après son départ et où il trouverait de nouveaux ordres.

L'autre troupe, formée d'une compagnie du Royal-Roussillon, sous les ordres de Gaston de Saint-Preux, avait pour mission de s'avancer vers le fort Sainte-Anne, situé au sud-ouest du lac, d'attaquer ce fort si les Anglais l'occupaient ou, dans le cas contraire, de le défendre à outrance.

Après avoir gravi la colline au bas de laquelle s'étendait le camp français, les deux troupes suivirent une route différente.

Au moment de se séparer, Jean d'Arramonde et Gaston de Saint-Preux tirèrent leurs épées et se saluèrent courtoisement, comme le font sur le terrain deux adversaires avant de croiser le fer.

Le gentilhomme gascon se dirigea vers le bord du lac où étaient campés les Abénaquis, afin que Ouinnipeg pût réunir les guerriers qui devaient les accompagner. Saint-Preux s'enfonça dans les terres et bientôt pénétra au milieu des grands bois touffus qui s'élèvent sur la rive du lac Champlain.

A côté de lui marchait le Chasseur de bisons.

Depuis l'entretien qu'il avait eu avec M. de Montcalm et avec l'intendant Varin, le brave Canadien n'avait guère eu le temps de réparer ses forces.

Après avoir dormi quelques instants sur l'herbe fraîche, roulé dans son manteau, il s'était levé dès la pointe du jour et s'était dirigé vers la partie du camp où se trouvait l'atelier des ouvriers militaires.

Il connaissait de longue date un de ces ouvriers, nommé Franchot, qui était armurier ; il pensa tout à coup que cet homme pourrait lui donner un renseignement utile et il alla le trouver sur-le-champ.

Franchot dormait encore lorsque David, pénétrant sous la hutte de feuillage qui lui servait d'abri, le réveilla en lui frappant sur l'épaule.

Sans laisser à l'armurier le temps de se reconnaître, le Chasseur de bisons se pencha vers lui et lui dit à voix basse :

— Oui, c'est moi ; ne me fais pas de questions, je n'ai pas le temps d'y répondre, mais réponds à celles que je vais t'adresser. Il n'y a pas au camp d'autre ouvrier que toi qui connaisse le métier d'armurier ou de serrurier ?

— Non, certes... Mais je te croyais à Québec, David. Comment se fait-il ?...

— Silence ! M. Varin l'intendant t'a-t-il fait demander dernièrement ?

— M. Varin ?... Attends un peu, attends ! je dors encore... M. Varin ? fit-il en se frottant les yeux... Mais oui, je me rappelle être allé dans sa tente.

— Quand ?

— Quand ? Ma foi ! il y a peut-être une vingtaine de jours.

— Que t'a-t-il demandé ?

— Il voulait ouvrir une malle dont il avait perdu la clef.

— Bien. Comment était cette malle ?

— Une grande caisse noire, assez longue, avec des clous de cuivre.

— Il y a une vingtaine de jours, dis-tu ?

— Oui.

— Et tu étais seul avec lui ?

— Tout seul. Et puis, trois jours après, il m'a fait encore demander.

— Ah !

— Pour ouvrir la même mallo.

— Et, cette fois, tu étais encore seul avec lui ?

— Non ; il y avait plusieurs personnes.

— Lesquelles ?

— Ma foi ! je ne les connais pas. J'ai seulement remarqué un pauvre diable qui avait fort mauvais mine et le prévôt de l'armée. Les autres, je les voyais pour la première fois. Ils avaient l'air d'étrangers. C'étaient sans doute des amis de M. Varin, de gros Riz-Pain-Sci.

— Est-tu resté dans la tente après avoir ouvert la mallo ?

— Non ; ma besogne terminée, on m'a renvoyé.

— Très-bien... mon brave Franchot, je te remercie. Il faut que je te quitte, car je dois partir au petit jour. Encore un mot : si tu as quelque amitié pour moi, ne dis à personne que tu m'as vu ce matin, ni à M. Varin surtout.

— Je ne demande pas mieux, David ; mais du diable si je comprends...

— Tu comprendras plus tard... Adieu !

Voici un témoignage précieux, pensa le chasseur en rejoignant à grand pas la partie du camp où Saint-Preux l'attendait. L'intendant a fait ouvrir une première fois la mallo devant lui, sans témoin, évidemment pour cacher ses maudits billets dans l'habit de mon pauvre Pierre ; la seconde fois devant le grand prévôt et devant d'autres personnes, afin de faire constater les traces du vol... Ah ! M. le marquis demande des preuves... Que dira-t-il de celle-là ?

Quelques instants après, il retrouvait Saint-Preux, que M. de Bourlamaque venait de présenter à la Compagnie de Royal-Roussillon, dont le gentilhomme français allait avoir l'honneur de prendre le commandement.

La petite colonne se mit en route à travers les grandes prairies au bout desquelles apparaissait, à l'horizon, le feuillage sombre d'une forêt.

Léveillé fermait la marche et veillait sur une charrette basse qui contenait les volumineux bagages de son maître et que traînait un vigoureux mulet.

Laissons cette troupe se diriger vers le lac Saint-Sacrement, sous la conduite de Gaston de Saint-Preux et du brave Chasseur de bisons, et retournons au bord du Champlain, où Jean d'Arramonde vient de s'embarquer avec ses Canadiens, Ouinnipeg et quelques guerriers sauvages.

Ouinnipeg comptait côtoyer le lac pendant deux ou trois jours, puis entrer dans les terres à la hauteur des lignes anglaises.

Six pirogues conduites par ces vigoureux rameurs, dont Jean d'Arramonde avait déjà eu l'occasion d'admirer l'agilité et la vigueur infatigable, contenaient la petite expédition.

D'Arramonde, Ouinnipeg et l'honnête Paterno se tenaient dans la première pirogue.

Aux questions timides que son valet lui avait posées au moment de s'aventurer de nouveau sur l'élément perfide, d'Arramonde n'avait pas eu le courage de répondre par un aveu sincère de la réalité.

En effet, si messire Paterno avait su que le but final de l'expédition allait être une rencontre avec les troupes anglaises ou les hordes sauvages, il se serait sans doute obstinément refusé à partager les aventures de son maître.

Jean d'Arramonde avait donc employé à l'égard de l'ancien

aide-droguiste le procédé ingénieux qu'il avait vu appliquer en Espagne aux pauvres ohovaux craintifs que l'on met dans l'arène pour combattre le taureau.

Il avait appliqué un bandeau sur les yeux du trop confiant Paterno, et, lui cachant le but réel de l'expédition, il lui avait affirmé qu'ils allaient faire une promenade de quelques jours dans un pays magnifique, inconnu, où il pourrait faire une ample moisson de plantes rares.

— Pourvu que je trouve la "campanula rubra !" s'était aussitôt écrié Paterno.

Et sa large figure épanouie à l'idée qu'il allait peut-être mettre la main sur cette plante merveilleuse qui devait lui donner la fortune. Il s'était donc embarqué avec un joyeux empressement sur les pirogues indiennes.

X

LE PÈRE ANDRÉ.

La petite flottille naviguait depuis deux heures environ en suivant de près les rives du lac ombragées de grands arbres, lorsque, au détour d'un îlot bordé de saules, Ouinnipeg aperçut tout à coup une barque amarrée et montée par un homme qui tenait en main une longue ligne de pêche.

L'inconnu suivait avec une attention si sérieuse et si passionnée les oscillations de sa ligne que le bruit léger des pagaies indiennes ne parvint pas à son oreille.

Ouinnipeg fit entendre un sifflement doux qui ressemblait au champ plaintif du martin-pêcheur.

Aussitôt les rames demourèrent suspendues et les pirogues s'arrêtèrent.

A travers les branches des saules derrière lesquels il avait fait glisser sa barque, l'Aigle-Noir examinait attentivement le pêcheur mystérieux.

C'était un homme de haute stature, dont les larges épaules révélaient une force peu commune. Il tournait à moitié le dos aux nouveaux arrivants, et les traits de son visage étaient cachés par l'ombre d'un grand chapeau fait d'écorces tressées.

Ouinnipeg continuait son examen attentif et silencieux. Cet homme pouvait être un espion des Anglais, et il fallait être sur ses gardes.

Mais le pêcheur restait toujours immobile.

Jean d'Arramonde, qui n'avait nullement les qualités de patience des guerriers indiens, commençait déjà à s'irriter du retard causé par cet incident.

— Allons ! murmura-t-il, s'il plaît aux poissons du lac de ne pas mordre à la ligne de ce brave homme, nous resterons ici jusqu'à ce soir.

L'Aigle-Noir parut avoir égard à l'impatience de son jeune compagnon. Il ramassa un caillou dans le fond de la pirogue et le jeta adroitement près de la ligne du pêcheur. Une aigrette argentée jaillit du fleuve ; l'inconnu tressaillit comme s'il eût été réveillé en sursaut et se retourna à demi.

— Mais c'est le père André ! s'écria un des Canadiens.

— Ah ! dit Ouinnipeg dont la physionomie exprima la surprise et la joie.

En même temps, il fit un signe et les six pirogues, doublant l'îlot, se rapprochèrent de la barque du pêcheur.

En voyant la petite flottille s'avancer tout à coup vers lui, ce dernier resta un instant la ligne en l'air, étonné de cette apparition soudaine.

Mais ayant reconnu Ouinnipeg debout à l'avant de sa piro-

que il jeta sa ligne au fond du bateau et adressa au guerrier sauvage un sourire de bienvenue.

Le père André était un beau vieillard fort et robuste, aux traits accusés et brunis par le soleil. Il appartenait à cette race de missionnaires intrépides qui, deux cents ans auparavant, avaient si puissamment contribué, par l'énergie de leur caractère et par l'austérité de leurs mœurs, à préparer la conquête du Canada et à gagner aux Français l'amitié et le dévouement des peuples sauvages.

Il avait passé quarante ans de sa vie dans le pays d'en haut, au milieu des tribus, les accompagnant soit à la chasse, soit à la guerre, et poursuivait son œuvre chrétienne avec l'ardeur infatigable d'un apôtre et la mâle énergie d'un soldat.

Depuis que les hostilités entre la France et l'Angleterre avait recommencé dans la colonie, c'est-à-dire depuis quatre ans, le père André avait quitté les prairies et les bois et était venu s'établir au milieu des camps français. M. de Montcalm avait pour lui une vive affection et une vénération profonde. L'année précédente, à la bataille de Carillon, il avait eu l'occasion d'admirer son intrépidité, lorsque le missionnaire, relevant sa robe brune, était allé ramasser les blessés sous le feu de l'ennemi et donner aux mourants les consolations suprêmes.

Il y avait chez ce vieillard accoutumé dès sa jeunesse à partager la rude existence des chasseurs et des guerriers et dont la vie toute entière s'était écoulée dans les solitudes des prairies, en face de l'œuvre admirable du Créateur, un singulier mélange d'énergie et de douceur, d'audace et de bonhomie.

Sous son aspect mâle et austère, il cachait l'âme candide d'un enfant. Il avait, en outre, cette sérénité d'esprit qui naît d'une vie pure et cette gaieté vivace que Dieu a mise dans le sang français, ressort puissant et flexible qui semble acquérir une nouvelle force dans l'âme des soldats et des missionnaires.

— Sois le bienvenu, mon cher fils, dit le père André en tendant la main au chef sauvage, qui s'inclina respectueusement. Tu as donc quitté ton wigwam pour suivre les Français dans les sentiers de la guerre ?

— Oui, père ; les enfants de la prière (c'est le nom que portaient les Indiens convertis au catholicisme,) auraient été traités de lâches et de vieilles femmes s'ils ne s'étaient pas levés pour défendre leurs frères blancs.

— Je reconnais le cœur généreux de mon fils rouge. L'Aigle-Noir est un grand guerrier, et les ennemis des Français peuvent compter les vides que son tomahawk a faits dans leurs rangs.

Ouinipeg se redressa fièrement, et cet éloge fit jaillir une flamme de sa noire prunelle.

— Comment se porte ma chère fille Sewannah ? reprit le missionnaire. Dieu a-t-il rendu à ton fils bien-aimé la santé et la vigueur ?

— Le Grand-Esprit a accordé ses bénédictions à la compagnie de l'Aigle-Noir. Quant à mon fils, depuis que tes soins et tes prières lui ont rendu la vie l'an dernier, ajouta le chef sauvage dont la voix prit une touchante expression de douceur et de reconnaissance, il est devenu robuste et commence à tendre l'arc. Il m'a demandé souvent si son père à la barbe blanche ne viendrait pas visiter cette année les wigwams des guerriers abénaquis.

— J'irai les visiter dans quatre ou cinq lunes, s'il plaît à Dieu. Mais tu sais, mon cher fils, que ma place est avec les guerriers. Je dois rester ici tant que la hache de guerre sera levée entre ma nation et ses ennemis.

À ce moment, les yeux du vieillard tombèrent sur Jean d'Arramonde.

Le missionnaire regarda quelques instants avec attention le jeune gentilhomme, puis, quittant le ton grave et solennel qu'il avait pris pour parler au chef sauvage.

— Je vous prie d'excuser mon indiscrétion, monsieur, dit-il en adressant à d'Arramonde un sourire bienveillant. D'après les insignes que vous portez, je vois que vous êtes officier. Or, je connais tous les braves lieutenants de M. de Montcalm, et cependant il me semble que je n'ai pas encore eu le plaisir de vous rencontrer.

— Je ne suis à l'armée que depuis hier, mon père, répondit Jean d'Arramonde.

— Ah ! c'est donc cela.

— Je suis arrivé de France il y a dix jours à peine.

— Vous venez de France, dit le missionnaire avec émotion, de ce beau pays que j'aime sans le connaître et que je ne verrai sans doute jamais !... Ainsi, reprit-il après une pause, vous avez demandé à l'Aigle-Noir de vous faire visiter les rives ombragées du lac Champlain ?

— Non, mon père, M. de Montcalm m'a confié le commandement d'une petite expédition, et le chef indien m'accompagne avec quelques uns de ses guerriers pour me montrer la route et me prêter main-forte au besoin.

— Quoi ! vous allez vous battre contre les Anglais !

— Oui, mon père.

Le père André redressa sa haute taille ; son regard s'anima soudain.

Puis il demeura silencieux et ses mains tourmentèrent sa longue barbe. Le bon missionnaire semblait obsédé par une pensée ou par un désir qu'il n'osait exprimer.

— J'étais en train de pêcher, comme vous le voyez, dit-il enfin ; mais je crois, en vérité, que les poissons du lac commencent à connaître ma grande barbe... Ils n'approchent plus de mes lignes. Il est vrai que je leur fais depuis deux mois une guerre acharnée... Ah ! je m'aperçois que je vieillis, Aigle-Noir. Autrefois je ne serais pas resté ainsi inactif pendant deux mois. Te rappelles-tu, mon cher fils, le temps où j'accompagnais dans les grandes chasses aux bisons la tribu dont ton père était le vaillant sachem ? Tu n'étais alors qu'un enfant. À cette époque, ajouta-t-il avec un soupir, on pouvait parcourir les vastes prairies de l'Amérique et ses grands lacs sans rencontrer un seul Anglais. Notre nation était souveraine maîtresse du pays et des chasses depuis le Saint-Laurent jusqu'au Mississipi !... Comme tout cela a changé ! Et comme nous changeons nous-mêmes !... Assurément, il y a quelques années, je n'aurais pu rester pendant de longues semaines à la même place, un roseau à la main, attendant le bon plaisir des poissons qui, je le crains bien, sont plus madrés que moi.

Il y eut une pause de quelques instants.

— Mon père, dit l'Aigle-Noir dont l'esprit subtil semblait deviner ce qui se passait dans le cœur du vieux missionnaire, puisque les poissons du lac ne se laissent pas prendre à tes lignes, pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous ? La poudre va peut-être bientôt parler, et si le Grand-Esprit rappelle à lui quelques-uns d'entre nous, tu pourrais leur dire les paroles qui ouvrent aux guerriers les prairies bien-heureuses où ils chassent éternellement.

— Ouinipeg a raison ! s'écria d'Arramonde. Venez avec nous, mon père. Nous aurons grand besoin sans doute de votre expérience, et peut-être, ajouta-t-il plus bas, de votre saint ministère.

— Eh bien ! j'accepte, dit le missionnaire, qui brûlait d'envie de suivre la petite expédition.

Il jeta ses lignes et ses filets dans le bateau qu'il poussa vivement sous les saules, puis sauta dans la pirogue de Ouinnipeg et vint s'asseoir auprès du gentilhomme béarnais.

L'Aigle-Noir fit un signal, aussitôt les rameurs abénaquis saisirent leurs longues pagaies, et bientôt les six barques glissèrent de nouveau silencieuses et rapides sur la surface argentée du lac.

A ce moment, Jean d'Arramonde sentit une main timide lui toucher le bras.

Il se retourna. Paterne, l'œil triste et l'air piteux, se pencha vers lui et d'une voix mal assurée :

— Monsieur, fit-il, n'avez-vous pas dit tout à l'heure que nous allons nous battre contre les Anglais ?

— Ai-je dit cela ? répliqua d'Arramonde un peu interdit. Au fait, reprit-il, c'est bien possible, mon garçon. Nous rencontrerons peut-être quelques habits rouges là-bas, dans les bois.

— Mais, monsieur, je ne suis pas venu ici pour me battre, moi !

— Eh ! sois tranquille, Paterne. Tu trouveras bien toujours un arbre pour abriter ta précieuse personne, dans le cas où on nous tirerait des coups de fusil. D'ailleurs tu dois être rassuré maintenant. Si une balle te touche, voici un saint missionnaire qui pourra te donner l'absolution et te pardonner toutes les erreurs que tu as dû commettre au préjudice des clients de ton ancien patron, lorsque tu préparais tes abominables drogues.

Cette perspective ne parut sourire que médiocrement à l'infortuné Paterne. Il fit une grimace significative. Mais son maître lui ayant représenté qu'il était trop tard pour reculer et, que s'il débarquait, il risquait de se perdre et de tomber sous le couteau à scalper des sauvages, le pauvre diable poussa un soupir et parut se résigner à son rôle de héros malgré lui.

DEUXIÈME PARTIE — LA GUERRE DES BOIS

I. — CONFIDENCES

Jean d'Arramonde bénit le hasard heureux qui lui avait fait rencontrer le père André. La perspective d'avoir un chef peau-rouge pour unique compagnon pendant une longue route ne lui souriait que médiocrement ; car, bien que Ouinnipeg se fût toujours montré pour lui plein de politesse et de déférence, il y avait dans ses manières un air de dignité froide et de supériorité un peu orgueilleuse auquel le jeune Français avait peine à s'habituer.

Et puis l'Aigle-Noir était grave, silencieux, et détestait les paroles inutiles. Or, Jean d'Arramonde avait un vif besoin d'expansion, de mouvement, qu'il pouvait difficilement satisfaire dans la compagnie de cet Indien taciturne qui ne parlait que par sentences, entre les lentes bouffées de son calumet, et qui ignorait jusqu'à l'existence du grand roi Henri.

Les détails que le missionnaire lui donna sur l'histoire de la Nouvelle-France, sur les mœurs des colons français ou des peuples sauvages qui l'habitaient, l'intéressèrent d'autant plus que toutes ces choses étaient parfaitement inconnues de cette France frivole qui soupçonnait à peine le riche et magnifique empire qu'elle possédait en Amérique.

Puis la conversation tomba sur de Montcalm et son armée. Alors la voix du vieux missionnaire devint émue, pénétrée,

enthousiaste. Il raconta cette merveilleuse épopée qui durait depuis quatre ans et dont le grand marquis était le vaillant héros. Il redit ces victoires remportées dans les vastes solitudes de l'Amérique et dont le faible écho était à peine arrivé à Paris, ces batailles gagnées contre un ennemi dix fois supérieur en nombre, cette invasion chaque année plus menaçante et repoussée chaque année avec un bonheur qui tenait du prodige, l'inouïable valeur et l'inaltérable gaieté du soldat au milieu des privations et des souffrances les plus cruelles, l'audace des officiers, Lévis, Bougainville, Bourlamaque, et enfin les vertus du général en chef, grand et simple comme un de ces héros de Plutarque dans l'intimité desquels il vivait, infatigable, vaoureux, modeste, aimant la France par-dessus tout, demandant chaque jour secours à Dieu, en bon chrétien, se conduisant ensuite en bon soldat et facilitant par son génie de capitaine les effets de cette protection divine.

Puis le père André dévoila avec indignation les plaies secrètes qui rongeaient cette belle et malheureuse colonie, il fit le portrait exact du gouverneur, homme honnête, mais faible, indécis, subjugué par les adroites manœuvres de l'intendant Bigot ; il révéla l'existence honteuse de cette société d'accapareurs et de concussionnaires qui ruinaient la colonie et déshonoraient le nom français.

— Ah ! dit le missionnaire avec tristesse, si M. de Montcalm n'avait d'autres ennemis que les Anglais ! ... Mais croiriez-vous, monsieur, qu'après chacune de ses victoires il est obligé d'expliquer sa conduite et de s'excuser presque d'avoir vaincu ! Le lendemain de la bataille de Carillon où nos 3,000 soldats se battirent contre 20,000 Anglais et en tuèrent 6,000, M. de Montcalm écrivit à Paris une lettre qu'il m'a montrée ; et savez-vous quelle faveur il demandait pour récompense de sa victoire ? Il supplia le ministre de le rappeler en France, tant il était indigné des intrigues qui se tramaient sans cesse autour de lui, tant son noble cœur souffrait des abus, des désordres qu'il était impuissant à réprimer ! On lui a refusé la grâce qu'il demandait, on lui a fait savoir que le roi comptait sur lui pour défendre la Nouvelle-France... Alors il a oublié les tristesses dont son âme était remplie, il a fait le sacrifice de sa fortune et de sa santé qu'il s'épuise ici, il s'est incliné devant l'ordre du roi et a répondu qu'il sauverait la colonie ou qu'il périrait. Vous verrez qu'il tiendra sa parole... Mais, hélas ! sauvera-t-il la colonie ?

Le missionnaire se tut quelques instants, et son regard devint triste et pensif comme s'il eût contemplant par avance le fatal dénouement du grand drame dont la Nouvelle-France était le théâtre.

Puis, à bout d'un long silence, il murmura :

— S'il doit mourir, Dieu veuille qu'il périsse du moins de la main des Anglais.

(A CONTINUER.)

COMMENCÉ LE 22 JUILLET 1880 — (No. 30).

" LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS.

ABONNEMENT:—Un an.....	\$1.00
do Six mois.....	0.50
do Trois mois.....	0.25
Le Numéro.....	0.02

Dans tous les cas strictement payable d'avance.

Toute correspondance doit être adressée comme suit : " Feuilleton Illustré, Boite 1086 B. P."

MORNEAU & CIE., Propriétaires,
60, RUE ST. GABRIEL, MONTREAL